[Rivarol]
FRC. 41 29342
Cre. Fre 24446

PREMIERE LETTRE

A M. NECKER,

Sur l'importance des opinions religieuses.

BERLIN.

1788.

THE NEWBERRY LIBRARY

PREMIÈRE

LETTRE

A M. NECKER,

Sur ſon Livre de l'importance des opinions religieuſes.

J'ai ſouhaité cent fois que, ſi Dieu ſoutient la nature, elle le marquât ſans équivoque ; & que ſi les marques qu'elle en donne ſont trompeuſes, elle les ſupprimât tout-à-fait : qu'elle dît tout ou rien ; afin que je viſſe quel parti je dois ſuivre.

PASCAL.

MONSIEUR,

VOUS écrivez pour éclairer le monde ; j'ai cru pouvoir vous écrire pour m'éclairer avec vous. Si l'opinion gouverne la terre, ceux qui dirigent l'opinion ne parlent & n'écrivent jamais impunément : ils ſont reſponſables de leurs idées,

comme les rois de leurs actions ; & tout homme a droit de marquer ſa ſurpriſe, lorſque M. Necker publie un livre de métaphyſique qui doit déplaire également aux prêtres & aux philoſophes, & qui peut être condamné le même jour dans Geneve, dans Rome & à Conſtantinople.

Il eſt probable qu'un tel livre, n'étant qu'une harangue en faveur du déiſme, & une paraphraſe de ce vers ſi connu, *ſi Dieu n'exiſtoit pas, il faudroit l'inventer* ; il eſt, dis-je, probable qu'il ſeroit tombé de vos mains dans l'oubli, ſi vous ne l'aviez ſigné ; mais on n'a pu ſuppoſer que M. Necker eût fait un livre inutile, ni qu'il eût affecté ſans raiſon d'éviter toute idée neuve ; & la nation qui eût craint de vous humilier par ſon indifférence, a marqué pour vous lire un empreſſement que la légereté de ſon caractere rend plus flatteur & plus cher à l'auſtérité du vôtre.

Cet empreſſement étoit dû à l'éclat de votre miniſtere : vous avez joui de la confiance d'un roi, dont la probité n'a jamais été ſuſpecte à l'Europe, & vous avez emporté nos regrets.

Quand les princes & les peuples ſont dans l'affliction, ce n'eſt point vers des hommes de plaiſir qu'ils tournent les yeux : leurs regards abattus cherchent un ſage, & ſon front ſévere qui les eût troublés dans leurs jours d'ivreſſe & de diſſipation, les raſſure & les conſole dans le malheur.

La France éprouvoit ce beſoin, lorſqu'on vit un homme élevé par les philoſophes & formé dans la ſéchereſſe des calculs, apporter tout-à-coup l'étroite économie d'une petite république au ſein de nos profuſions; on eſpéra que ſon inflexibilité laſſeroit la perſévérance des courtiſans, & qu'il fatigueroit l'intrigue par la conſtance de ſes refus: on alla juſqu'à lui tenir compte de la ſévérité de ſon extérieur & de la différence des religions; car le malheur s'attache à tout & rien ne paroît mépriſable à l'eſpérance.

Tel parut l'homme ſur qui s'arrêterent le choix du prince & le vœu des ſujets, & cet homme, c'étoit vous. On n'oubliera jamais juſqu'à quel point vous accrûtes notre eſpoir, quand vous oſâtes le premier rendre compte au roi de l'état des finances en préſence de ſon peuple: c'étoit ouvrir une nouvelle route à leur amour & à leur confiance mutuelles; & je ne doute pas que vous n'euſſiez enfin accompli le vœu de la proſpérité publique, ſi, comme tous les grands caracteres, vous n'aviez eu éminemment le revers de vos qualités; ſi vous n'aviez pouſſé la force juſqu'à la dureté, la dignité juſqu'à la rudeſſe; ſi vous n'aviez ſacrifié vos projets à votre humeur; ſi vous n'aviez enfin dédaigné, pour vous ſoutenir, les reſſorts que vous n'aviez pas craint d'employer pour arriver au miniſtere. Quoi qu'il en ſoit, l'hiſtoire vous vengera de ce vieillard

frivole qui n'eut d'autre énergie, que ſa haine contre Louis XV ; qui ne rétablit les parlemens que pour remettre en queſtion ce qui étoit décidé ; & qui ſe fit un jeu cruel de renverſer votre prudence & votre économie ſur la ſageſſe & les grandes vues de Turgot.

Je ne dirai qu'un mot de M. de Calonne, puiſqu'on ne peut en ce moment, le ſéparer de vous. On ſait que, gêné par ſa réputation & par la vôtre, il n'a jamais pu parvenir à raſſurer les peuples. Il vient de faire à nos loix l'affront de s'expatrier pour ſe défendre, après avoir déclaré au malade confié à ſes ſoins, qu'il le laiſſoit dans un état déſeſpéré, & que vous l'aviez trompé en lui annonçant un excédent de forces qu'il n'avoit jamais eu. Son dernier mémoire ſe réduit pour les gens du monde, à cette ſeule propoſition, *que s'il eût compté à votre maniere, il eût laiſſé un excédent ; & que ſi vous euſſiez compté comme lui, vous auriez laiſſé un* DÉFICIT. On attend la fin d'un ſi grand procès ; mais que par la vérification *DU COMPTE RENDU*, vous ſoyez trouvé fidele en toutes vos promeſſes, ou que vous ayez erré, il ne ſeroit pas moins intéreſſant d'examiner juſqu'à quel point vous aviez donné à la France la premiere des puiſſances, qui eſt celle de l'opinion ; & combien M. de Calonne la lui a fait perdre : ce qui toucheroit au fameux problême : *juſqu'à quel point il eſt*

permis de tromper les peuples, & ſi on peut les ſauver par une erreur. Mais ce n'eſt pas ici l'objet de ma lettre ; & je paſſe, Monſieur, à votre Traité DE L'IMPORTANCE DES OPINIONS RELIGIEUSES.

Ce n'eſt pas ſans une extrême défiance que j'entreprends cette diſcuſſion, & que je la ſoumets à vos lumieres & au jugement du public. Si je n'étois raſſuré par l'importance du ſujet, je n'aurois jamais oppoſé mon obſcurité à votre éclat, & la ſimplicité de mon ſtyle à la ſolemnité du vôtre (1).

Vous annoncez d'abord que ce qui vous a porté à faire un volume ſur *l'utilité temporelle des religions*, c'eſt que vous avez reconnu que les philoſophes, ne pouvant ni perfectionner la morale ni lui donner une baſe ſolide, il étoit tems de prêcher au peuple l'exiſtence d'un Dieu & de ſa providence.

Heureuſement qu'en attaquant les philoſophes, vous n'avez pas nommé la philoſophie. Paris, vous le ſavez, eſt la ville du monde où l'on a le mieux ſéparé ces deux mots : ce n'eſt point la

(1) Il eſt peut-être utile d'avertir les jeunes gens, qu'outre *le ſtyle ſimple*, *le tempéré* & *le ſublime*, ſi connus & ſi bien claſſés dans les rhétoriques de collége, on eſt forcé aujourd'hui d'admettre *le ſtyle miniſtériel*, & ce qu'on appelle, *la proſe poétique*.

philoſophie, c'eſt un parti qui fait les philoſophes. Les langues ſont pleines de ces délicateſſes : c'eſt ainſi qu'on peut fort bien connoître l'homme, ſans connoître les hommes. Il eſt donc très-heureux que vous n'ayez point accuſé la philoſophie de ne pouvoir nous donner un cours de morale ; ce ſeroit attaquer la raiſon dans ſon fort ; ce ſeroit inſulter l'eſpece humaine ; & il ſeroit triſte que, malgré tant de ſujets de diviſion, vous & M. de Calonne, fuſſiez tous deux d'accord ; lui pour nous annoncer le DÉFICIT des finances, & vous celui des idées. --- Mais avant d'établir que la philoſophie, qui eſt la raiſon ſans préjugés, peut ſeule, avec le ſecours de la conſcience, donner aux hommes une morale parfaite, ſouffrez, Monſieur, que je vous demande à qui vous en voulez, lorſqu'au dix-huitieme ſiecle, vous proclamez un Dieu vengeur & rémunérateur.

Ce n'eſt point aux gouvernemens que vous parlez ; car il n'en eſt point ſur la terre qui ne ſoit de connivence avec un clergé, & qui ne veuille tenir ſa puiſſance du Ciel. Ce n'eſt point aux peuples que vous prêchez ; car votre livre qui peut-être eſt déjà à Petersbourg, ne parviendra jamais dans votre antichambre (1). Sans compter qu'un

---

(1) Je n'aurois même pas publié cette lettre, ſi je n'étois aſſuré de cette vérité, *que le peuple ne lit point*, & ſur-tout qu'il ne lit point les ouvrages philoſophiques. Les lecteurs de

peuple qui non-ſeulement croit en Dieu, mais en Jeſus-Chriſt, rejettera toujours un ouvrage qui n'annonce qu'un Dieu pur & ſimple. Une nation ſauvage, par exemple, paſſeroit fort bien de l'ignorance abſolue qu'on appelle *état de pure nature*, à la connoiſſance d'un ſuprême architecte, & pourroit s'y arrêter quelque tems; mais une nation avancée, qui a déjà un culte, ne rétrogradera pas; qui a le plus, ne veut pas le moins. Or, le peuple ſait fort bien que non-ſeulement il n'eſt point de morale ſans religion, mais encore que ſans religion il n'y a point d'honnête homme; & non-ſeulement ſans religion, mais encore ſans la religion chrétienne, & ſur-tout ſans la religion catholique: car tout cela ſe tient, & c'eſt là qu'on vous menera toutes les fois que vous avancerez qu'il n'eſt point de morale ſans religion. Il eſt plus conſéquent en effet de croire tout ce que dit un prêtre, que de lui nier un ſeul article.

Enfin, ce n'eſt point aux philoſophes que vous vous adreſſez; car ceux qui ne ſeroient pas de votre avis, ne cherchent pas à faire ſecte, & ſavent

---

toutes les claſſes ſont riches, oiſifs ou penſeurs: un livre de philoſophie ne leur paroîtra jamais dangereux. Voilà pourquoi dans un pays où la preſſe n'eſt pas libre, on choiſit toujours pour veiller à la librairie, des magiſtrats qui ne liſent point: car on a obſervé que moins un homme a lu, plus il croit les livres dangereux, & plus il eſt tenté de mettre tout le monde à ſon régime.

d'avance tout ce que vous avez à dire ſur le déiſme. A qui en voulez-vous donc, ſi vous ne parlez ni aux princes, ni aux peuples, ni aux gens inſtruits?

Peut-être direz-vous que votre livre étoit néceſſaire dans un ſiecle & chez une nation où l'on a attaqué, tantôt avec dériſion, tantôt avec violence, la religion chrétienne & même l'exiſtence d'un premier être. Il auroit donc fallu nous donner quelque argument nouveau en faveur de la religion, ou quelque nouvelle preuve de l'exiſtence de Dieu. Mais vous vous contentez de recommander la morale évangélique & les cérémonies de l'égliſe; & vous n'établiſſez l'exiſtence de Dieu que ſur le grand ſpectacle de la nature & ſur l'évidence des cauſes finales. Ciceron, Séneque & la foule des rhéteurs après eux, n'ont jamais manqué une ſeule occaſion d'étaler toute leur éloquence à ce ſujet, & de cacher la pénurie des idées ſous l'abondance des mots.

Mais Paſcal vous eût rejetté bien loin avec vos preuves tirées du ſpectacle de la nature, lui pour qui Dieu étoit moins probable que Jeſus-Chriſt, & qui concevoit mieux qu'on pût être athée que déiſte.

Il ſavoit bien que la religion n'a rien à craindre des premiers, & qu'au contraire elle ne ſauroit trop redouter les autres.

Suppoſons en effet qu'un homme, après vous avoir lu, vous tînt ce diſcours. « L'éternité du

monde ne m'a jamais répugné comme à vous; ſon immenſité ne m'effraye point, & je dis à la nature : *ſi tu m'offres des eſpaces ſans bornes, je t'oppoſe des ſiecles & des générations ſans fin.* Placé entre ces deux infinis, je ne me crois point malheureux : j'admets pour élémens éternels, l'eſpace, la durée, la matiere & le mouvement. Les germes ſemés par tout me défendent de croire que la nature ait commencé, ni qu'elle s'épuiſe jamais. Je vois que le mouvement, en exerçant la matiere, lui donne la vie, qui n'eſt elle-même qu'un mouvement ſpontané : je vois que l'exercice de la vie produit le ſentiment, & l'exercice du ſentiment la penſée; ainſi que l'exercice de la penſée enfante les hautes conceptions. Or, *vie, ſentiment & penſée*, voilà la trinité qui me paroît régir le monde. Toutes les productions de la terre s'abreuvent plus ou moins de ce fleuve de la vie qui en fertiliſe la ſurface. L'organiſation plus compliquée des animaux en retient plus que celle des plantes, & l'homme en eſt encore plus chargé qu'eux : c'eſt le diamant qui abſorbe plus de lumiere que le ſimple cryſtal. Je vois donc qu'il n'y a de mortel ſur la terre que les formes & tous ces aſſemblages d'idées que vous nommez *eſprits & ames*. Je vois que le premier rayon de lumiere qui entre dans l'œil d'un enfant & la premiere goutte de lait qui tombe ſur ſa langue, y forment un premier jugement, puiſqu'il ſent que l'un n'eſt pas

l'autre. Autour de ce jugement ſe raſſemblent d'autres idées; & comme on n'oſeroit qualifier du nom d'armée une poignée de ſoldats, on ne commence à donner le nom d'*eſprit* & d'*ame* qu'à un certain nombre d'idées. L'enfant indique lui-même cette époque, lorſqu'aidé du ſentiment de ſon exiſtence & de la foule de ſes ſouvenirs, il commence à ſe diſtinguer de tout ce qui l'environne & à dire *moi*. C'eſt une plante arrivée à l'état de fleur. Que cet enfant périſſe, il n'y aura de détruit que la ſomme de ſes idées: ſon corps ira ſubir d'autres formes. C'eſt ainſi qu'en brûlant un livre ou un tableau, vous perdez réellement & ſans retour l'eſprit & le deſſein qui y ſont attachés; mais le matériel du livre & du tableau tombe en cendres & s'éleve en vapeurs qui ne périſſent jamais. Je ſuis donc plus ſûr de l'immortalité des corps que de celle des eſprits: d'ailleurs l'eſprit & le corps ſont vraiſemblablement une même choſe; & celui qui connoîtroit à fond les ſecrets de l'anatomie, rendroit compte de toutes les opérations de l'ame; puiſqu'à chaque découverte qu'on fait, la nature laiſſe tomber un de ſes voiles. Ces vérités générales me ſuffiſent; & je ne conçois pas que vous en ſoyez aſſez mécontent, pour être obligé de recourir à un Dieu qui, après avoir créé le monde, ne ceſſe de ſoutenir & de réparer ſon ouvrage. Et quand cela ſeroit, quelle preuve en auriez-vous? Où

ſont les titres de votre miſſion ? Du moins les Juifs, les Chrétiens & les Mahométans avouent que Dieu leur a parlé, & qu'il a tracé lui-même le culte & les cérémonies qui lui plaiſent. Mais vous, toutes vos preuves ſe réduiſent à un ſentiment vague d'eſpérance & de crainte : vous me faites du Dieu que vous déſirez un portrait de fantaiſie, & vous croyez lui plaire : tandis que moi, voyant les myſteres dont il s'eſt environné comme d'autant de gardes qui me crient, *n'approchez pas*, je me retire & je crois entrer mieux que vous dans ſes véritables intentions. Obſervons auſſi, entre nous, que le ſort de Dieu a varié comme celui des hommes : quand les peuples étoient ignorans & barbares, ils ſe contentoient de faire Dieu tout-puiſſant, & par ce ſeul mot ils tranchoient groſſiérement toutes les difficultés. Mais à meſure qu'ils ont été plus inſtruits, Dieu lui-même leur a paru plus intelligent : ils ont expliqué par les loix de la nature, ce qu'ils regardoient auparavant comme une opération immédiate de ſon auteur, & Dieu a réellement gagné du côté de l'intelligence ce qu'il ſembloit perdre du côté de la puiſſance. C'eſt en ce ſens que Dieu eſt toujours près de l'ignorant, tandis qu'il recule ſans ceſſe devant le philoſophe, qui de jour en jour le place plus loin & plus haut dans la nature, & ne l'appelle à lui qu'à toute extrêmité. Si je venois donc à admettre ce Dieu à votre

maniere & à le diſtinguer du grand tout, je n'en ſerois pas moins athée à vos yeux, puiſque la providence ne ſeroit pour moi *que le nom de baptême du haſard* (1), & que Dieu lui-même ne me paroîtroit, comme à tous les eſprits foibles & pareſſeux, qu'une maniere commode d'expliquer le monde. Vous croyez vainement humilier l'homme en lui parlant des bornes de ſon eſprit. Un oiſeau qui voit ſemer du chanvre, prévoit tout au plus qu'il viendra de cette graine une forêt de plantes; mais il ne prévoit pas qu'on tirera de cette plante de quoi faire des filets : encore moins prévoit-il qu'on en fera du linge, & de ce linge du papier & des livres. Tel eſt l'homme : témoin des démarches de la nature, comme l'oiſeau l'eſt des ſiennes, il en prévoit ce qu'il peut. Tout ce qu'elle lui offre étant une jouiſſance pour les ſens & un tourment pour l'eſprit, il ſe livre & doit ſe livrer avec ardeur à ce double beſoin de jouir d'elle & de l'étudier (2). Le déſordre moral vous

(1) Cette expreſſion heureuſe & familiere, eſt d'une femme dont on ne peut piller que la converſation, puiſqu'elle n'écrit jamais. . . . . .

(2) C'eſt ſans doute la ſeule envie de faire du bruit ou de ſe moquer de l'inepte queſtion d'une académie de province, qui fit avancer à Rouſſeau que les ſciences étoient un mal. Cet excellent eſprit ſentoit bien que l'homme eſt né pour ſe perfectionner, & qu'ici le droit eſt fondé ſur le fait. Si nous pouvions marcher ſur l'eau, aurions-nous inventé les barques? Si nous pouvions grimper les murailles, aurions-nous recours

paroît inexplicable : mais conſidérez que tout eſt ordre, paix & ſymétrie dans le monde phyſique. Il eſt vrai qu'en paſſant des plantes aux animaux, & ſur-tout à l'homme, on commence à trouver le déſordre & la guerre, & que s'il exiſtoit quelque être mieux organiſé que l'homme, il auroit des paſſions encore plus terribles. Chacun tend à ſoi : voilà l'origine du bien & du mal. Voudriez-vous que les hommes fuſſent ſur la terre, immobiles & rangés comme des arbres à côté l'un de l'autre ? La paix ſeroit trop chere à ce prix. En tout il ne faut pas vouloir être plus ſavant que la nature ; & ſi dans la ſociété vous étiez trop choqué de l'inégalité des conditions, convenez du moins que le bonheur eſt mieux diſtribué que les richeſſes. Quant à moi, je mene une vie conforme à l'ordre en ſuivant les lumieres de ma raiſon. Comme Épicure, (1) j'ai placé la vertu dans la volupté,

---

aux échelles ? L'induſtrie ſupplée la puiſſance, & l'art aide la nature. Demander ſi c'eſt-là un bien ou un mal, c'eſt demander en dernier réſultat ſi le monde lui-même eſt un mal ou un bien, & s'il ne vaudroit pas mieux qu'il n'exiſtât pas : c'eſt demander ſi la rhubarbe eſt un poiſon ou un aliment. La rhubarbe n'eſt ni l'un ni l'autre : c'eſt un remede. Les ſciences & les arts ſont auſſi des remedes contre l'ignorance, & des reſſources contre les beſoins.

(1) Ce n'eſt point l'Épicure défiguré par tant de calomnies dans les écoles & parmi le peuple. C'eſt l'Épicure de l'antiquité, un des hommes qui a le plus approché de la perfection.

afin de la rendre plus délicate & plus aimable, & de faire le bien pour le plaiſir même de le faire ; tandis que vous ne ſongez qu'à éviter un châtiment ou à obtenir un prix. Je ſuis ſeulement fâché que le nom même de la vertu faſſe la ſatyre de l'homme, puiſqu'il ſignifie *effort* ».

Il me ſemble, Monſieur, que ſi un incrédule avoit l'impoliteſſe de vous pouſſer ainſi, vous pourriez être embarraſſé, quoi que vous fiſſiez pour ſurprendre ſon irréligion ; mais le peuple ſe moqueroit d'un homme qui n'allégue pour regle de morale que l'utilité générale des ſociétés, pour motif que l'intérêt & le plaiſir qu'on trouve à faire le bien. Ce ſyſtême eſt ſi nu, il parle ſi peu à l'imagination, il ſuppoſe tant de réflexions & de connoiſſances, tant de nobleſſe & de rectitude dans l'ame, qu'il ne conviendra jamais à la multitude. Ce n'eſt point ainſi qu'on mene les nations en laiſſe : il y a dans le cœur humain une fibre religieuſe qu'on ne peut extirper ; & voilà pourquoi d'un bout de la terre à l'autre on nous inocule ſi facilement d'une religion. Or, les prêtres ont à craindre que les déiſtes ne les gagnent de vîteſſe ; car les déiſtes appuyent leur morale ſur la même baſe qu'eux. Ils prêchent comme eux un Dieu bon & juſte : ils s'attachent les cœurs par les mêmes eſpérances, par les mêmes craintes, par les mêmes conſolations : ils ſe mettent à la portée de tous les

eſprits :

eſprits, l'imagination ne peut réſiſter à l'impoſant tableau qu'ils font de la providence & de l'ordre qu'elle entretient dans l'univers : ils perſuadent facilement que Dieu fera pour un autre monde ce qu'il n'a pas fait pour celui-ci : ils ont enfin ſur les prêtres l'avantage de la tolérance. Et voilà pourquoi la profeſſion de foi du Vicaire Savoyard, laquelle eſt un très-beau précis de votre Livre, a ſéduit les ames honnêtes & douces ; tandis que le Livre *du ſyſtême de la nature*, fût-il auſſi attrayant qu'il eſt ennuyeux, n'a dû entraîner perſonne. Un ſyſtême qui ôte l'immortalité à l'homme, pour la donner à l'univers, qui établit que le monde n'a ni commencement ni fin, & qui veut que tout plie ſous la néceſſité, ne fera jamais fortune. Les hommes ſont intraitables là-deſſus, & c'eſt une choſe plaiſante qu'en fait de généalogie, ils tremblent toujours de rencontrer leur origine, & qu'en métaphyſique, ils s'épuiſent pour en chercher une à l'univers. « Toutes choſes, dit Paſcal, ſont ſorties du néant & portées juſqu'à l'infini ». C'eſt-à-dire, à l'infinie grandeur, à l'infinie petiteſſe, & à l'infinie durée ; tellement que ſi l'homme aime à croire que le monde a commencé, il ne déſire pas avec moins d'ardeur que ſon ame ſoit immortelle : il craint d'aborder le néant au ſortir de la vie, & il s'en figure une autre au bout de celle-ci, comme dans ſes

jardins il fait peindre des ciels & des perſpectives, afin de donner à la plus courte allée toute l'illuſion de l'immenſité.

Je n'ai cherché, direz-vous, qu'à épancher mon ame & mes idées : n'ayant plus l'adminiſtration pour objet, j'ai cru devoir m'occuper de l'influence de la religion ſur les États : j'ai voulu préſerver notre imagination de l'effrayant ſpectacle d'une exiſtence ſans date, d'une action ſans liberté & d'un avenir ſans eſpérance. Je ſuis un Fénélon, mais un Fénélon ſans évêché, & loin de donner à un culte la préférence ſur un autre, je me ſens au fond du cœur une tolérance univerſelle, qui voudroit protéger toutes les croyances & jetter de nouveaux liens parmi les hommes, en leur montrant à tous le même pere, dans un Dieu toujours prêt à recevoir la variété de leurs tributs, & à ſourire indulgemment à la bizarrerie de leurs hommages.

Cette diſpoſition d'eſprit & de cœur, cette bienveillance qui vous attire vers tous les hommes, & qui vous rend heureux, ne peut auſſi que vous rendre plus cher à vos amis : mais ce doit être là le ſecret de votre ame ; & ſi vous en faites une profeſſion de foi & une profeſſion publique, elle ne peut que vous compromettre : c'eſt aſſez d'expoſer ſa gloire, il faut du moins dérober ſon bonheur. Le Livre *de l'importance des opinions religieuſes*, à quelqu'homme de lettres qu'on l'eût

attribué, n'eût peut-être pas été remarqué: mais vous avez été homme public, & comme écrivain, vous avez paſſé du miniſtere des finances à celui de la parole. On a droit de ſuppoſer que vous avez eu le tems de connoître les maladies ſecrettes de l'État; & votre ouvrage pourroit faire ſoupçonner le clergé de corruption, & le gouvernement d'indolence ſur le grand objet de la religion.

S'il ſe trouvoit en Europe un monarque athée, aſſez fou pour paſſer de la théorie à la pratique; un roi qui voulût détruire les temples & nous ôter tous les ſignes viſibles de la religion, pour ne plus gouverner les hommes que par le raiſonnement & par les loix, ſans doute un Livre qui lui démontreroit l'importance des opinions religieuſes, lui ouvriroit les yeux. Mais le feu roi de Pruſſe, qui a donné tant de ſymptômes d'athéiſme, n'en a été que plus tolérant pour toutes les religions. Il connoiſſoit trop bien l'énergie de ce reſſort caché, & vous ſavez, Monſieur, que des colonies de Juifs, de Catholiques, de Calviniſtes & de Luthériens, ont fleuri à l'ombre de ſon trône.

C'eſt peut-être cet exemple même que vous aviez en vue; & je conçois que dans un moment où le roi donne l'état civil aux Proteſtans, ſans leur permettre d'avoir un culte public, vous ayez ſongé à propoſer en forme de dilême, ou la

tolérance religieuſe aux Catholiques, ou l'indifférence du déiſme aux Proteſtans. Si c'eſt-là, comme je penſe, le but de votre ouvrage, vous l'avez indiqué ſi rapidement, pag. 478, que la plupart des lecteurs auront beſoin d'en être avertis. Vous y obſervez « que ſi le nombre des diſſidens étoit ou devenoit conſidérable, une partie de la nation ſeroit ſans culte, & que le gouvernement ne peut s'y montrer indifférent ».

Il faut croire que s'il exiſtoit cinq ou ſix religions différentes dans l'État, le gouvernement leur eût accordé à toutes la liberté du culte; mais entre Proteſtans & Catholiques, on a ſans doute craint d'élever autel contre autel. Il ſeroit heureux que les Proteſtans euſſent aſſez de philoſophie pour ſe contenter de nos égliſes & de nos prédications; mais leurs miniſtres ne le ſouffriroient pas. L'intérêt eſt le nerf ſecret de toutes les religions, & je ne voudrois pas expoſer la nôtre, tout certain que je ſuis de ſa durée, à la privation des bénéfices.

Dans tout votre Livre, Monſieur, vous ne ceſſez d'attribuer à la religion une force que vous ſavez très-bien qu'elle n'a pas: ſon impuiſſance contre les paſſions eſt connue, & vous n'ignorez pas ſon inſuffiſance contre les préjugés. Un homme religieux n'eſt-il pas bien ſûr de ſa damnation éternelle, s'il eſt tué en duel? Et cependant le point d'honneur l'emporte, & il ſe bat. Une mere

dévote ſacrifie le bonheur de ſa fille à l'avancement de ſon fils, & elle ne doute pas qu'une religieuſe victime en ce monde ne le ſoit ſouvent dans l'autre.

Si la religion eſt impuiſſante contre les paſſions & les préjugés, vous nous direz peut-être qu'elle eſt admirable contre l'infortune & la miſere. Plaiſant dédommagement à propoſer à un peuple écraſé d'impôts & opprimé par les puiſſances, que l'enfer pour les riches & le paradis pour les pauvres ! Les mauvais gouvernemens ne demandent pas mieux qu'un langage qui tend à faire des eſclaves plus ſoumis & des victimes plus réſignées. Eſt-ce donc ainſi qu'un homme d'État doit parler à des peuples malheureux ? Un habile tyran, dit Machiavel, paroîtra toujours inviolablement attaché à ſa religion, s'il veut tout faire impunément.

Vous vous plaignez, Monſieur, vers la fin de votre Ouvrage, de ce qu'on affecte aujourd'hui de ne plus parler *religion* dans la ſociété. Paſcal ſe plaignoit de ſon tems de ce qu'on en parloit trop. L'eſprit humain las d'une attitude en prend une autre, & on appelle *révolution* ces petits changemens. Montagne, Charron, Bayle, la Mothe le Vayer & autres, parlerent hardiment de tout ; mais ces ſemences de liberté ſe perdirent ſur un terrein mal préparé. Le ſiecle de Louis XIV, tout littéraire & tout religieux,

devint le plus beau ſiecle du chriſtianiſme ; je n'en excepte pas les tems de la primitive égliſe. Quel ſiecle en effet que celui où l'on voyoit non-ſeulement les Boſſuet & les Fénélon, les Turenne & les Condé, mais les Racine, les Corneille & les Boileau s'occuper ſans relâche des moindres pratiques de la religion, ſans ſe permettre jamais l'ombre même du doute ! Louis XIV n'avoit donné qu'une allure à l'opinion, & tous les eſprits la ſuivirent. Mais ſous Louis XV, prince qui laiſſoit tout aller, chacun s'ouvrit une route : l'inſurrection fut générale, & on ne parla que de philoſophie & de religion pendant un demi-ſiecle. Aujourd'hui l'uſage eſt de ne parler ni de l'une ni de l'autre. Ces queſtions ont fatigué le monde. Il n'y a que quelques jeunes gens, vexés par des pratiques minutieuſes de dévotion, qui s'en vengent par des propos au ſortir du collége ; mais l'expérience leur apprend bientôt que, ſi l'homme eſt une trop chétive créature pour offenſer l'Être Suprême, il n'en eſt pas moins vrai que les irrévérences ſont des crimes envers la ſociété ; qu'il ne faut ni bleſſer les dévots ni ennuyer les gens d'eſprit ; & qu'en tout il eſt plus plaiſant de parler de ce monde-ci que de l'autre. Au reſte l'homme qui penſe, fait toujours ce dont il s'agit à l'époque où il ſe trouve, & je ne doute pas qu'avec ſa fureur de dominer le ſiecle, Voltaire n'eût été autrefois un pere de l'égliſe ou un fondateur

d'ordre (1). On ſait aſſez juſqu'où il pouſſoit ſa jalouſie contre les fondateurs de religions.

Il faut avouer auſſi que c'eſt là la premiere des gloires : mais n'eſt-ce pas une puérilité que de s'affliger de trouver la place priſe ? Dans le grand nombre de ſectaires, combien peu ont réuſſi ! Et à quel prix encore ? Quel admirable concours de circonſtances ne faut-il pas pour fonder une religion ? Dieu lui-même avoit préparé la terre pour l'établiſſement du chriſtianiſme. En vain la mythologie flattoit les foibleſſes humaines & charmoit l'imagination ; il y a dans l'homme une partie raiſonneuſe qui n'étoit pas ſatisfaite ; la religion n'étoit que poétique, & voilà pourquoi il ſe formoit de toutes parts des ſectes & des aſſociations d'adorateurs d'un ſeul Dieu. Le ſtoïciſme ſur-tout éleva l'homme au-deſſus de lui-même ; mais comme tant de ſages ne profeſſoient que le déiſme pur, & ne dreſſoient des temples à Dieu qu'au fond de leur cœur, ils ne purent fixer les regards de la multitude qui admiroit leur vertu, ſans voir quel en étoit l'objet ou le prix. La ſuperſtition débordée ſur la terre demandoit une main qui lui creuſât un lit & lui donnât un cours

(1) Peut-on en douter, quand on trouve tout l'eſprit de nos philoſophes modernes dans les Peres de l'Egliſe, & ſur-tout dans St. Auguſtin, qui diſoit que ſi la raiſon vient tard aux enfans, c'eſt afin qu'elle les trouve *acoquinés* à ce monde ?

régulier. Le chriſtianiſme vint & parla aux ſens, à l'eſprit & au cœur: en retenant la pompe du paganiſme, la ſubtile métaphyſique des Grecs & toute la pureté du ſtoïciſme, cette religion ſe trouva parfaitement appropriée à la nature humaine. C'eſt elle qui a conſacré le berceau de toutes les monarchies de l'Europe: elle a favoriſé le progrès de la lumiere, en nourriſſant le feu des diſputes; elle a fait tourner au profit des nations & les utiles ſcandales des papes, & les inutiles vertus du cloître, & les ſuccès des méchans, & les vertus des incrédules; & je ne ſais ce que tous ſes adverſaires réunis pourront mettre à ſa place, ſi jamais l'Europe les conſtitue arbitres entre l'homme & Dieu.

Voilà ce que penſe aujourd'hui la plus ſaine partie du monde: mais on eſt convenu de ne plus agiter ces queſtions: ce ſont des écueils marqués ſur la carte, & chacun les évite. Les eſprits les plus heureux en métaphyſique que gagnent-ils à méditer ſur l'infini, ſur Dieu, ſur l'ame, ſur l'éternité? Une image neuve, une expreſſion plus vive & voilà tout (1). Ce n'eſt point par-là qu'on recule les bornes de l'eſprit humain: en

(1) Voici la plus grande de ces expreſſions: *la nature eſt un cercle dont le centre eſt par-tout, la circonférence nulle part.* Elle eſt du vieux triſmégiſte, elle a été répétée par Timée de Locre, par St. Auguſtin, & enfin par Paſcal.

tout

tout il ne faut pas ſonger à être plus qu'homme, mais ſeulement à être plus homme.

La croyance en un Dieu n'a ſur-tout aucun beſoin d'appui. Elle eſt ſi naturelle & ſi néceſſaire aux gouvernemens, aux peuples, à la ſociété, aux beaux arts (1), à la richeſſe pour ſa ſûreté, à la miſere pour ſa conſolation ! Le monde ſeroit orphelin, dit Shafterbury, ſi Dieu n'exiſtoit pas (2).

On ne peut, Monſieur, qu'être frappé en

---

(1) Je disois volontiers à un artiſte athée : Si vous niez un Dieu, l'homme étant le premier être de la nature, le ſinge devient ſon lieutenant, & que deviennent les belles formes ? Nous ſongeons à nous élever, & s'il y avoit des anges, nos femmes nous quitteroient pour eux afin d'ennoblir & de perfectionner l'eſpece. C'eſt ainſi que dans La Fontaine, le mulet vante toujours ſa mere la jument, en dépit de M. Mercier, qui lui rappelle toujours l'âne ſon pere. . . . . Mettez donc l'infini entre vous & votre modele, & donnez-vous un but qui recule ſans ceſſe.

(2) Liſez dans Voltaire combien il fut frappé d'admiration, quand il vit pour la premiere fois que Locke, Clarke & Newton ne prononçoient jamais le nom de Dieu ſans lever le chapeau. Il y a pourtant une république fort ſage qui ne veut pas qu'on parle de Dieu ni en bien ni en mal. C'eſt-là qu'on n'entend point demander d'un côté, *y a-t-il un Dieu ?* Et de l'autre, *combien y a-t-il de Dieux ?* Un Athénien avoit commencé l'éloge d'Hercule. Un Spartiate lui demanda : Qui eſt-ce qui le blâme ? Du reſte ſi on étoit forcé à ſe décider entre un athée qui n'admet point de Dieu, & un idolâtre qui en admettroit un ridicule, il faudroit, ſelon M. Necker, ſe décider pour l'idolâtre.

vous lisant, de la peinture que vous faites du vuide & de la solitude que nous laissent les grandes places: elles ont l'inconvénient des grandes passions, de rendre tout le reste insupportable. Vous le savez; tout homme qui s'éleve s'isole, & je comparerois volontiers la hiérarchie des esprits à une pyramide. Ceux qui sont vers la base répondent aux plus grands cercles, & ont beaucoup d'égaux: à mesure qu'on s'éleve, on répond à des cercles plus resserrés; enfin, la pierre qui surmonte & termine la pyramide est seule & ne répond à rien.

Ce qu'il y a de triste, c'est que le monde qui veut compter avec les grandes places & les grands talens, se figure communément que, pour un homme qui les réunit, tout est plaisir ou pensée. Et cependant à quoi se réduit la vie, si on se sert de cette mesure? Séneque & Pétrone, que vous comptiez par vos plaisirs ou par vos pensées, vous aurez peu vécu! Quelques jouissances, quelques idées, voilà ce qui fait le grand homme ou l'heureux; & c'est dans une page d'écriture ou dans les bornes d'un jour, qu'on peut resserrer la gloire & le bonheur d'une longue vie. Il n'en est pas ainsi de la sottise & du malheur.

Je finis, & je me propose, si vous le trouvez bon, d'établir dans une autre lettre, que les philosophes sans la morale ne sont plus des sages, mais simplement des raisonneurs. Que la religion n'est

point la perfection de la morale, car la morale eſt toujours parfaite & n'eſt ſuſceptible de plus ni de moins: mais que la religion eſt le ſupplément des loix, puiſqu'elle ajoute à la peur des ſupplices temporels, la crainte des peines éternelles. *Lex quæ ligat, religio quæ religat.* Qu'ainſi les loix ſont faites pour retenir les méchans, la religion pour les ames intéreſſées & la morale pour les conſciences.

J'ai l'honneur d'être, &c.